

L'ÂME ENFANTINE ET LA PSYCHANALYSE

ENTRE PRÉSENTS ET PASSÉS

Mireille Cifali

Université de Genève

« L'âme, le seul mot de toutes les langues qui ne supporte pas d'adjectif, pas d'explicatif. »

Marina Tsvétaïéva, Lettre inédite, *Magazine Littéraire*, n°322, juin 1994, p. 77.

En 1931, Charles Baudouin écrit *L'Âme enfantine et la psychanalyse* (ci-après *L'Âme enfantine*). Cet ouvrage est, au fil des années, considérablement augmenté. Une deuxième partie paraît (1950), et en 1964 nous en sommes à la cinquième version, toujours successivement remaniée. L'ouvrage a du succès. Il témoigne des interrogations posées par des psychanalystes, médecins ou pédagogues, sur le geste d'éduquer et sur les difficultés de grandir. Pour l'historien, c'est un livre qui fait date.

Dans l'éducation, y a-t-il des livres qui restent, des livres qui ne cessent de hanter les présents successifs des générations ? De ces livres que chaque génération interprète différemment, trouvant en eux de quoi poser encore et encore les dilemmes qui ne manquent pas de survenir dans ses gestes quotidiens ? J'aurais tendance à répondre « non ». Les livres d'éducation sont des livres souvent du présent, marqués par l'actualité, qui se démodent, leur vocabulaire apparaissant très vite suranné.

J'ai envie d'insister : quel livre ? *L'Emile* de Jean-Jacques Rousseau ? Je crois faire fausse route à chercher lequel sera sauvé de l'oubli, ou plus que cela, celui

qui nous permettrait aujourd'hui encore de réfléchir. Je me risque à affirmer que le livre de Baudouin pourrait jouer ce rôle. Pourtant manifestement aujourd'hui, il ne le joue pas. Ce n'est certainement pas à cause de sa valeur, mais en partie en raison de notre besoin de nous référer au nouveau et de croire en la matière que l'ancien est dépassé.

DES CIRCONSTANCES

Baudouin écrit la première partie de l'ouvrage en 1931. En 1932, Pierre Bovet le salue ainsi :

L'an dernier encore, un volume de Baudouin a paru dans la Collection d'Actualités pédagogiques, qui marque les liens étroits qui subsistent entre nous, *L'âme enfantine et la psychanalyse*. M. Baudouin y rappelle aimablement que c'est notre Institut qui l'a orienté vers la psychanalyse. (1932, p. 98)

Ce serait donc, à l'entendre, un livre étroitement lié à l'Institut Jean-Jacques Rousseau. En effet, en exergue, Baudouin témoigne d'une double reconnaissance :

Je remercie l'Institut J.J. Rousseau qui m'a orienté vers ces études et m'a aidé à les poursuivre. Enfin je tiens à rendre un hommage particulier à la belle initiative des Drs Federn et Meng, la « revue de pédagogie psychanalytique » (*Zeitschrift zur psychoanalytischen Pädagogik*) à laquelle je suis si largement redevable [...].» (Baudouin, 1931, page de remerciements)

Le parcours d'un psychanalyste profane

Ce livre est à la jonction d'une rencontre, celle entre la psychanalyse et le champ de l'éducation. Il s'inscrit dans la trajectoire de Baudouin à Genève. Reprenons. Professeur à Neufchâteau (Vosges), Charles Baudouin écrit un jour à Edouard Claparède pour lui demander de participer aux travaux de l'Institut Jean-Jacques Rousseau. Arrivé à Genève en 1915, il y fait connaissance avec la psychanalyse, comme il l'écrit dans son *Carnet de route*. La découverte freudienne lui « est apparue d'emblée comme une découverte de première importance et bien séduisante » (Baudouin, 1916, IV, p. 107). Il perçoit très vite l'importance qu'il y a pour lui à s'engager dans une analyse. Ainsi écrit-il le 14 avril 1916 :

Il importe d'éclairer mon énigme. Il me semble que la psychanalyse est pour cela un instrument de choix. La lumière soudaine qu'a jetée, sur les deux derniers rêves, la méthode des associations d'idées est une expérience convaincante. J'entends continuer. Ainsi peut-être, achèverai-je de me découvrir, et cela pourra m'aider à tracer mon plan d'avenir. (Baudouin, 1916, IV, p. 114)

En 1917, Charles Baudouin commence une première analyse avec le Dr Carl Picht, de formation jungienne. Quelques années plus tard, en 1925, il entame une deuxième analyse avec le psychanalyste genevois Charles Odier (Baudouin, 1925, VII, p. 220).

A Nancy, sa ville natale, Baudouin a obtenu une licence ès lettres. Il a également suivi l'enseignement d'Emile Coué, et c'est, comme le rapporte Pierre Bovet, le premier directeur de l'Institut Rousseau, « un cours sur la suggestion appliquée à la rééducation physique et morale de l'enfance, d'après les principes de la Nouvelle Ecole de Nancy » (Bovet, 1932, p. 96), qu'il lui propose de donner. Proposition acceptée puisque deux cours sont annoncés en 1915 : l'un sur la suggestion dans l'éducation et la rééducation (à la fois théorique et expérimental), et l'autre sur la culture de la force morale (exclusivement théorique). Baudouin donne également des « conférences pratiques aux personnes qui désireraient apprendre à traiter elles-mêmes par la suggestion » (Bovet, 1932, p. 97), lesquelles rencontrent un très grand succès. Bovet les évoque en ces termes :

A certaines heures, dès ce premier hiver, les salles de La Taconnerie furent transformées en une sorte de cour des miracles, où des gens de tout âge, avec la gravité que donne la foi, suivaient du regard le balancement de la petite ficelle. Ce fut d'ailleurs, littéralement, le cours aux miracles, celui dont des gens paralysés depuis des années s'en retournaient confiants et libérés. On côtoyait des terrains dangereux, des chasses gardées. Le Dr Claparède le savait aussi bien que M. Baudouin. Nous avions beau parler de rééducation, insister sur une autosuggestion qui s'apprenait dans les expériences dont s'illustraient les leçons, tous ces termes empruntés au vocabulaire pédagogique n'empêchaient pas que la frontière entre les gens sains et les malades, entre l'autosuggestion et l'hypnotisme ne fût difficile à tirer. (Bovet, 1932, p. 97)

La position de Baudouin vis-à-vis de la psychanalyse est rapidement marquée par ce danger. Non-médecin, il fallait qu'il s'en tienne au versant pédagogique. Il est d'ailleurs l'un de ces premiers psychanalystes non-médecins à être inquiétés. En 1920, un 15 janvier, Baudouin soutient sa thèse: *Suggestion et autosuggestion*, qui le rend célèbre lorsqu'elle est publiée, cette même année, sous les auspices de l'Institut Jean-Jacques Rousseau, dans la collection

Actualités pédagogiques (Baudouin, 1920). C'est au lendemain de la soutenance de cette thèse qu'il est convoqué au Tribunal de police. Au mois de novembre, l'affaire est close. Baudouin en parle ainsi dans son *Carnet de route* :

Il y a eu mon absurde procès, qui s'est terminé au mieux, grâce à l'assistance d'un bon avocat, intelligent, et connu pour sa probité, Me Albert Picot (qui a su tirer un effet de la lecture, à l'audience, de la lettre que m'écrivit Bergson, à l'occasion de ma thèse); mais cela n'avait pas été sans pertes de temps irritantes, ni sans écœurements. (Baudouin, 1920, VI, p. 146)

En 1953, il associe rétrospectivement son procès à celui de Mme Williams-Clark (Cifali, 1990). Pour lui, il s'agit d'un seul et même procès, celui de l'exercice de la psychanalyse par un non-médecin. Il faut dire que les ennuis de Baudouin en la matière ne s'arrêtent pas à la date de 1920¹. Il crée alors en 1924 l'Institut de Psychagogie. Voici ce qu'il en dit, toujours dans le *Carnet de route* :

Je note encore, dans cette année 1924, la création de l'Institut de Psychagogie, laquelle a été en somme une contrainte imposée à ma nature (Je l'ai créé, pour tout dire, à mon corps défendant, pour répondre poliment en les mettant devant le fait accompli, à tous les couéistes suspects qui voulaient m'entraîner dans leurs entreprises d'« Institut Coué » à grand spectacle. Je l'ai conçu comme un moindre mal; j'ai souhaité qu'il existât le moins possible, juste assez pour occuper la place, mais si peu qu'il existe, il me prend des forces et me tire hors de ma ligne). (Baudouin, XIII, 1926, p. 119)

Cet institut est créé pour n'être pas assimilé au « couéisme », pour être moins en butte aux attaques émanant des médecins. C'est dans ce contexte que Baudouin écrit *L'Âme enfantine*, mettant en relation psychanalyse et éducation. Sa position vis-à-vis de l'éducation des enfants, et sa position dans le champ de la psychanalyse appliquée à l'éducation, ne peuvent en être abstraites.

De la psychanalyse à l'éducation

Dans l'exergue à son ouvrage, Baudouin exprime aussi, nous l'avons vu, sa reconnaissance envers une revue : la *Zeitschrift für psychoanalytische Pädagogik*. Il n'est en effet pas le premier à écrire sur ce domaine. C'est en

¹ En effet, si l'on en croit Pierre Bovet, « En 1922, la publication des *Etudes de psychanalyse* que Baudouin avait fait suivre d'un certain nombre de cas, déclencha de nouveau certaines plaintes, non pas devant les tribunaux, mais dans les milieux médicaux qui voyaient une concurrence dans une action éducative dont les effets influençaient le physique en même temps que le moral. M. Baudouin trouva cette fois parmi les médecins mêmes des défenseurs convaincus par l'expérience. » (1932, p. 98).

langue allemande que les principales publications paraissent alors. La revue autrichienne réunit tous ceux qui, éducateurs ou psychanalystes, s'intéressent à l'éducation (Cifali & Moll, 1985 ; Filloux, 2000). En français, l'article d'Hans Zulliger intitulé « La psychanalyse et les écoles nouvelles » paraît dans la *Revue française de psychanalyse* en 1928, et son ouvrage sur *La psychanalyse à l'école* chez Flammarion en 1930.

L'une des portes d'entrée de la psychanalyse sur le territoire helvétique est ouverte, rappelons-le, par les pédagogues et les éducateurs (Cifali, 1994). La figure emblématique en est le pasteur psychanalyste Oscar Pfister. Il n'est pas le seul. Non seulement des instituteurs, comme Hans Zulliger ou Willy Kündig (Cifali & Moll, 1985) reconnaissent dans la découverte freudienne une « étincelle » pour leur terrain d'action (Cifali, 1982), mais bien des médecins psychanalystes ne manquent pas de donner leur avis sur l'enseignement et l'éducation, que ce soit André Répond en Valais (Zbinden, 1991) ou Marc-Gustav Richard à Neuchâtel (Monod, 1984). Il y a également Ernst Schneider qui est un temps à la tête de l'Ecole normale de Berne, et Paul Haeberlin, philosophe et éducateur (Moll, 1989).

C'est donc avec eux que Baudouin écrit son ouvrage. Il le leur dédie, en reconnaissance de ce qu'il leur doit.

LE PRESENT DU PASSE

Le contexte d'écriture de cet ouvrage posé, comment l'interpréter aujourd'hui ? Il n'est pas rare qu'on me demande, comme historienne, de reprendre ces textes du passé pour « mesurer » leur place dans l'histoire, ou pour mesurer ce que le présent a retenu ou rejeté, ce qui fait l'originalité d'un propos ou sa désuétude. Avec quelles réussites, quels échecs, ou quels restes, quelles pertes, sommes-nous aujourd'hui ? Historiens du passé proche, nous savons les risques d'une telle position : encore trop dedans pour mesurer ce que l'histoire des idées retiendra ; trop impliqués dans ce qui est devenu des convictions pour voir venir le côté d'où elles seront défaites. Le regard sur l'histoire de ceux qui nous ont précédés est cependant bénéfique pour notre pensée, c'est l'une de mes certitudes. Il nous permet en effet de cerner nos dettes et nos filiations, nous

rendant attentifs à nos suffisances. Mais pouvons-nous déjà statuer sur ce que retiendra l'histoire des idées ? Je ne le crois pas.

Cette confrontation entre leur passé et notre présent est plus facile à mener lorsque l'auteur étudié projette sur son avenir des espoirs, lorsqu'il esquisse des pistes de développement dont il est presque assuré qu'elles vont s'actualiser. Nous sommes aujourd'hui son avenir, et nous pouvons sans trop de difficulté montrer que notre présent l'a forcément déçu. Il me serait plus agréable d'être celle qui peut répondre que les espoirs esquissés ont été confirmés, que nous avons réalisé ce qui avait été désigné comme un progrès. Or lorsque j'accepte de me livrer à un tel exercice, j'éprouve toujours et encore des doutes et reste dans l'interrogative. J'en retire une prudence plus grande, presque une inhibition, à dessiner à mon tour le futur de ceux qui me suivront. Pourtant nous ne pouvons pas renoncer à espérer que le futur ne soit pas pire.

Dans *L'Âme enfantine* Baudouin est subtil. Il ne cède que rarement à la tentation de déterminer un futur. Il ne peut faire à moins que d'espérer que la psychanalyse influence l'éducation. Il cherche à saisir les évolutions de son présent et alerte ses contemporains de certains pièges. Dans l'éducation des enfants, le travail est toujours à recommencer. Je vais donc tenter une « libre interprétation » de certains aspects de son ouvrage qui convoquent nos cécités.

Une âme disparue

Prenons les dernières phrases du livre où Baudouin explique comment il en a choisi le titre :

C'est avec intention que nous avons inscrit ces mots « l'âme enfantine » dans le titre même de cet ouvrage qui eût pu se nommer plus sèchement *Psychanalyse de l'enfant*. On comprend le sens de ce rappel. Il procède d'un même souci de redressement des perspectives qui nous a dicté *Découverte de la personne*. « Il ne faut jamais oublier que l'enfant est une individualité qui se développe mystérieusement et non un cas de laboratoire », écrit, dans le même esprit, Frances Wickes. (Baudouin, 1964, p. 373)

Pour porter à travers les âges son ouvrage, il préfère le mot « l'âme enfantine ». Depuis plusieurs années que je le lis, jamais je ne m'étais arrêtée à ce titre. Je ne sais comment, mais quand je l'ai repris en septembre 2004, ce titre m'est apparu dans son étrangeté. Plus personne aujourd'hui ne parle d'« âme » dans l'espace des sciences humaines en langue française, me suis-je dit. C'est du

moins ce que j'ai cru pouvoir affirmer dans ce premier élan. Ce titre-là renverrait Baudouin dans un suranné, et aurait contribué en partie à son oubli. J'étais donc prête à proposer une telle interprétation. Je m'arrêtai sur cette « âme », et elle ne me lâcha plus. Après enquête, j'ai dû abandonner ma première affirmation, au point de soutenir presque le contraire : ce titre aux couleurs surannées est diablement actuel ; il interroge la place de la spiritualité dans notre recherche en éducation. Autrement formulé : ce serait par son apparente défaite qu'il resterait dans notre présent.

Baudouin parle de « sécheresse, d'aridité et de sévérité » des approches de l'enfant. En mettant ses propos sous le titre « l'âme enfantine », il revendique une spiritualité dans l'approche scientifique de l'enfant. Doit-on y lire une influence de Jung ? Certainement. Ce par quoi Jung fut disqualifié dans l'esprit de certains freudiens rationalistes ? Certainement encore. Mais méfions-nous, l'« usage » du mot « âme » ne résonnait pas à l'époque de la même manière qu'aujourd'hui. Il était courant de parler de « l'âme de l'enfant », de « l'âme de l'adolescent ». Freud parlait d'une « science de l'âme », sans rougir. L'âme reliée au corps faisait l'unité de l'individu, ce qui obligeait un hommage au corps comme siège d'une âme. Elle était le lieu d'un spirituel, et c'est d'elle que les psychanalystes voulaient prendre soin. Le mot *Seele* était donc couramment employé.

Ma première exclamation jurait que d'« âme » aujourd'hui on ne parlait plus. J'ai donc regardé autour de moi et dû me résoudre à constater que d'« âme » on parlait encore. Daniel Marcelli a écrit très récemment un très bel ouvrage « *La surprise. Chatouille de l'âme* » (2000). Mais la psychanalyse a perdu cette entrée, et préfère parler d'appareil psychique. Une neurologue, Laura Bossi, s'est risquée en 2003 à publier une « *Histoire naturelle de l'âme* ». Avons-nous gagné de parler d'appareil psychique ? A cette question, elle répond par la négative. Une unité s'est perdue, le corps peut désormais être traité comme un objet, et une personne humaine se réduire à ses fonctions corporelles. Cette disparition devrait nous interroger. Elle termine son ouvrage par ces mots : « Peut-être sommes-nous désormais prisonniers de la rationalité anti-historique du monde technique. » (2003, p. 437)

Qu'en est-il effectivement ? La tension entre aridité de la recherche et valeurs que convoque toute tentative d'éducation d'un petit d'homme dans une société

donnée, n'a pas cessé. Pour certains, la science d'aujourd'hui aurait à renouer avec les dimensions d'une éthique, là où précisément l'âme se réfugie. Des philosophes plaident pour que la démocratie reconstruise une spiritualité laïque. Afin qu'elle ne se « dessèche » pas, selon la métaphore de Baudouin, ils cherchent à nourrir sa laïcité avec les valeurs religieuses d'hier. Je renvoie ici aux œuvres des éthiciens : à François Malherbe, à Jean-Marc Ferry et à Marcel Gauchet (Malherbe, 2001 ; Ferry, 1996 ; Gauchet, 1985, 2001), par exemple. Il apparaît nécessaire que chacun d'entre nous puisse à chaque instant, dans n'importe quelle circonstance, être « au plus juste » par rapport à lui-même, aux autres avec qui il est en lien, à l'institution qui les cadre tous deux, et au monde ; être « au plus juste » de son humanité. L'éducation peut-elle se passer d'une « spiritualité laïque » ? Peut-être pas. Chaque époque est contrainte de la reconstruire.

Baudouin est celui qui n'a donc pas fui ce versant, même s'il en est devenu parfois moralisateur. Aujourd'hui le mot « âme » nous hante et revient habiter nos inquiétudes. Nous ne pouvons peut-être plus l'employer, mais avons à en vitaliser un autre. Nous relisons en tout cas « l'âme enfantine » sans l'ombre d'une ironie.

Une liberté contrainte

Baudouin tient à la liberté sans renoncer à la contrainte. Il a comme guide d'action l'autonomie de chacun mais ne renie pas l'influence nécessaire pour qu'un humain devienne humain. Son sens clinique l'emporte souvent. Il est bon de l'entendre tenir ensemble l'un et l'autre, sans jamais les dissocier. Cela passe d'abord par son soutien indéfectible à la « suggestion » autant dans l'espace thérapeutique que dans celui de l'éducation. Un soutien qui le fragilise comme le relate Bovey :

Dans l'histoire de la psychologie appliquée à la conduite de la vie, ou, comme il dit : de la psychagogie, le rôle particulier de M. Baudouin aura été de rapprocher de nouveau la suggestion et la psychanalyse. On sait que la filiation historique est directe de Charcot et de Bernheim à Freud. Mais le mérite, ou, aux yeux de certains orthodoxes, l'opprobre particulier de M. Baudouin, est de n'avoir pas cru que la psychanalyse dût faire fi de l'auto-suggestion. (Bovey, 1932, p. 98)

Baudouin range la suggestion dans le registre des méthodes actives de la thérapeutique. Il ne croit pas que la psychanalyse ait à s'en éloigner :

Cet ostracisme de la suggestion, encore trop répandu parmi les analystes, ne peut procéder que d'un préjugé ou de ce que Freud appelle le « narcissisme [sic] de la petite différence ». Il faut décidément le répudier. (Baudouin, 1964, p. 337)

Il insiste sur son importance dans l'espace thérapeutique, même au prix de se disqualifier aux yeux de certains. Baudouin n'a jamais renoncé, il clame ses convictions, accepte l'opprobre, il résiste. S'enferme-t-il ? Cette expérience sienne, fondatrice, il ne la quitte pas jusque dans sa pensée de l'éducation. Je ne sais que penser de son insistance, sinon de dire qu'il y a là quelque chose à reprendre, ou une énigme à préserver.

C'est que si Baudouin tient à la nécessité d'une influence, il ne renonce pas à une liberté vers laquelle l'éducation doit tendre. Il tient ensemble la liberté et la suggestion, et nos propos actuels sur l'obéissance et sur l'autorité reviennent précisément sur ce nœud qu'il ne s'agit pas de défaire. La liberté n'est pas le « laisser-faire ». Son exercice dans l'éducation est une lourde tâche, et qui y renonce pourrait bien être taxé de névrotique.

Écoutons-le dans un passage écrit dans le milieu du 20^e siècle. Ses mots nous font sourire, ou nous font pleurer car nous sommes toujours face à ce dilemme. Baudouin s'interroge : d'où vient que le « laisser faire » l'emporte ? Il ne veut pas qu'on invoque seulement l'effet de « l'éducation nouvelle », mais aussi l'état d'une société, avec les effets pernicieux de ses techniques modernes :

Il faut bien voir aussi que la pratique de la liberté en éducation, loin de justifier le laisser-aller, suppose de la part de l'éducateur une attention, une sollicitude, une présence beaucoup plus constantes que les méthodes autoritaires. On entend aujourd'hui, devant le lâchage général qui sévit dans l'éducation, et la baisse évidente des résultats tant moraux qu'intellectuels chez l'enfant, incriminer la « pédagogie nouvelle » et son « déplorable principe de liberté » qui serait, dit-on entré dans les mœurs, ce dont on ne verrait que trop le résultat. De fait, il conviendrait souvent d'incriminer d'abord le bruit, la radio, le cinéma, les effets de la guerre, la contagion morale dans les milieux d'enfants, etc.

Après l'énoncé de ce que nous pouvons nommer des préjugés que chaque génération avance sous d'autres termes, il nous donne une interprétation clinique de l'évolution de cette position d'autorité. Les adultes sont dans la névrose de refuser leur rôle d'adulte :

Cependant il reste vrai que bien des parents, dans leur égoïsme, trouvent plus simple de « laisser tout faire » et certains se targuent en effet du principe de liberté dont ils ont vaguement entendu parler (comme l'homme de la rue aujourd'hui entend parler de tout sans rien comprendre à rien) pour agir ainsi [...] Si, par leur prétendue liberté, ils ont obtenu des enfants tapageurs, instables, querelleurs, destructeurs, ils peuvent être sûrs qu'ils n'y sont pas du tout [...]

Puis il avance son interprétation :

La psychanalyse [...] voit aussi dans certains maîtres qui mettent vraiment beaucoup d'entrain à abdiquer toute autorité, l'action de complexes qui frisent peut-être la névrose : un refus par exemple de jouer le rôle de maître, ou tout simplement d'adulte, un désir régressif de traiter d'égal à égal avec l'enfant [...], enfin un certain masochisme, qui se traduit par le goût de servir à tout prix au lieu de commander, par une recherche excessive de cette abnégation qu'exige [...] le principe de liberté, enfin par une sorte de volupté à se livrer en proie aux caprices de l'enfant ; et il est certain que ce masochisme ne vaut pas mieux que le sadisme avéré des maîtres autoritaires à l'ancienne. (Baudouin, 1964, pp. 363-364)

Il y a cinquante ans déjà, Baudouin souligne les possibles ravages du masochisme dans l'éducation. Il tient à la liberté, il en fait sa valeur ultime, qu'il ne faut ni galvauder ni perdre. Mais liberté se conjugue avec autorité et influence, telle est sa conviction.

Nous remarquons, à ce propos, le silence de notre actualité. Le mot « influence » est aujourd'hui mal vu, celui de « déterminant » aussi. Pourtant, nous savons que, comme humains, nous sommes pris, jour après jour, par ce mouvement qui nous tire entre influence et désengagement, entre aliénation et travail sur cette aliénation, entre liberté et contrainte. Les nombreux ouvrages qui s'écrivent sur l'autorité aujourd'hui, les leitmotivs qui ne cessent de mettre la responsabilité sur des parents démissionnaires, et la fabrication d'enfants hors la loi, nous oblige à comprendre comment cette position masochiste est également un construit social et pas seulement la conséquence d'un fonctionnement psychique interne.

Chaque génération est là encore dans l'obligation de renouer avec ce débat, sous peine d'inhumanité possible. Les interprétations de Baudouin, qui recouvrent les nôtres, nous permettent de sentir dans quelles répétitions nous continuons d'œuvrer, quels pièges nous n'avons pas pu éviter. En fait nous ne cessons pas de perdre l'un des deux termes, et découvrons la liberté pervertie.

Lisons pour éduquer

Charles Baudouin veut que se construisent des connaissances à propos du développement de l'enfant. Tout son livre y est consacré. Il veut transmettre à ceux qui sont concernés ce qu'il a appris sur la façon dont un enfant grandit avec ses combats et ses difficultés. Mais par ailleurs il ne cesse de montrer que les théories ne peuvent soutenir à elles seules les gestes d'éducation. Il met en garde contre une rationalisation qui pourrait découler des propos des psychanalystes :

Cela ne doit pas, d'autre part, nous inciter à développer prématurément la *conscience* de l'enfant, à lui interpréter à tout prix ce dont il peut se délivrer par l'abréaction joueuse, à lui imposer des explications logiques alors que son intelligence baigne encore en pleine magie. Il faut aussi mettre en garde certaines mères anxieuses contre leur superstition de la psychologie et de la psychanalyse même, contre leur obsession de chercher à perte de vue dans les livres et les théories de bonnes formules éducatives. Si excellent que soient les livres, si pertinentes que soient les théories, la voie est fautive. Comme le remarque Fordham avec perspicacité, l'inquiétude rationnelle de ces mères trahit surtout une injuste défiance à l'égard de la simple nature, un complexe d'autorité (Diane) s'exprimant par l'intellect [...] et bien souvent un rapport affectif mal ajusté avec un mari dont elles essaient d'assumer le rôle sous cette forme paradoxale et grinçante. (Baudouin, 1964, p. 372)

C'est Baudouin qui, en cette occasion, est « grinçant ». Il est du côté de la théorie – psychanalytique – mais il utilise « un naturel » que nous n'osons plus aborder, tant nous avons appris que le naturel est fabrication culturelle. Face à la théorie et à son usage, Baudouin résiste au nom de ce naturel, ou d'une certaine spiritualité. Il nous pose une série de questions judicieuses : « Quelle place les livres occupent-ils dans l'éducation des enfants ? » « Quelle est la limite d'un savoir extérieur fourni par les théories ? » « Quelle nécessité pour un savoir de l'intérieur ? » Baudouin se réfère à la nature, là où nous nous interrogeons aujourd'hui sur notre rapport au savoir, sur une posture clinique qui n'exclurait dans l'agir ni l'intuition ni une intelligence métisse. Nous donnons au « naturel » d'autres atours. Mais reste semblable à elle-même, toujours surgissante là où on ne l'attend pas, la résistance d'un humain qui déjoue le cadre théorique du moment.

La place des livres pour éduquer a été souvent dénoncée. Winnicott (1972) a écrit de très belles pages sur le savoir des mères, sur la place des apports psychanalytiques, sur cette confiance nécessaire dans leurs gestes et leur possibilité d'entendre ce que cet enfant vient toucher de leur propre histoire.

Aujourd'hui, les livres pour bien éduquer ne manquent pas, ils ne garantissent rien, ni pour la mère ni pour l'enfant. Les professionnels s'en plaignent : l'usage des livres venant souvent clôturer tout dialogue par un « on » sait.

Nous n'aimons cependant pas entendre que les femmes souffrent, comme l'affirme Baudouin, d'un complexe intellectuel et qu'elles veulent occuper la place de leur mari. Mais l'intellectualisation de leur geste d'éducation peut effectivement faire problème. « La nature » a été tellement décriée, que la perte de confiance dans nos gestes à inventer avec celui ou celle qui vient de naître fait aujourd'hui symptôme. La psychanalyse, avec la transmission de son savoir, n'y est pas étrangère. Elle participe donc du symptôme, mais a toujours la possibilité de l'entendre.

L'éducation comme « navigation orientée »

Devisant sur le reproche fait à la psychanalyse d'être, pour certains, mécaniciste et pour les autres finaliste, Baudouin écrit :

C'est, à notre sens, une bonne note pour la psychanalyse d'être ainsi en butte à des critiques opposées, qui risquent de se détruire réciproquement. Elle nous paraît tenir en un juste équilibre deux principes nécessaires l'un et l'autre à une psychologie digne de ce nom. Cet équilibre, imposé par la complexité même de l'être humain, est une condition d'une connaissance adéquate de ce dernier, mais surtout d'une action qui ait vraiment prise sur lui. Puisqu'il s'agit ici d'éducation, le bon sens même, et l'expérience concrète des éducateurs, ne s'accordent-ils pas à constater qu'on ne peut fonder une pédagogie ni sur une conception toute finaliste qui penserait transformer l'enfant en lui assignant des buts et en posant devant lui les Tables de la Loi, ni sur une conception toute mécaniciste qui le tiendrait pour un petit automate et un animal d'expériences ? La psychanalyse répondant en cela au programme de la « psychologie fonctionnelle » de Claparède et de l'« éducation fonctionnelle » qui en découle, se tient à égale distance de ces deux écueils.

Et de proposer :

Elle ne saurait penser la conduite humaine, et chez l'enfant déjà, que sous l'aspect d'une navigation orientée, encore que menacée de tous côtés par les hasards. Ceux-ci ne dominent que dans la mesure où, comme dans l'histoire de Palinure, le pilote s'endort à la barre. La psychanalyse ne se penche alors sur son sommeil que dans l'intention de le réveiller. (Baudouin, 1964, p. 148)

L'éducation comme « navigation orientée », fait avec les hasards qui deviennent plus importants si l'on s'endort à la barre ... : Baudouin trouve les mots pour marquer le danger des extrêmes.

C'est à travers des métaphores qu'il pense, ce qui est difficilement acceptable aujourd'hui, alors même que métaphore et modèle sont pourtant deux de nos manières de comprendre (Cifali, 2003 ; Hameline, 2003). Dans de telles métaphores, Baudouin se risque. Parfois on y entr'aperçoit l'homme Baudouin, pris dans ses contradictions, ses nostalgies et ses croyances. Parfois la métaphore utilisée tombe juste, elle « sonne » juste. C'est par elles que nous sommes toujours et encore habités.

Au risque d'un vœu

A la fin de son ouvrage, Baudouin formule un vœu :

En outre et en dehors de toutes les situations accidentelles, il serait bien étrange que la science psychanalytique n'eût pas son retentissement sur les méthodes mêmes de la pédagogie. En parlant tout à l'heure d' « applications indirectes » de la psychanalyse, nous n'avons guère envisagé que des cas particuliers ; mais on entrevoit bien une application indirecte de caractère général et de portée bien plus grande : à savoir l'influence des découvertes psychanalytiques sur les lignes directrices de la pédagogie toute entière. (Baudouin, 1964, pp. 355-356)

« Il serait bien étrange », écrit-il. La science psychanalytique a-t-elle eu un « retentissement sur les méthodes mêmes de la pédagogie » ? A-t-elle eu une « influence sur les lignes directrices de la pédagogie toute entière » ? Graves questions. Suis-je en mesure d'y répondre ? Je le devrais. Je me situe en filiation de Charles Baudouin, sur certains aspects du moins. Je devrais avoir les compétences, si ce n'est la science, pour apporter une réponse à son vœu.

J'ai simplement peur de répondre. Peur de lui raconter qu'il avait désigné certains dangers que nous n'avons pas toujours su éviter. Que la psychanalyse a eu une influence, mais pas toujours dans la bonne direction. Que les névroses, les souffrances psychiques n'ont pas reculé. Que les enfants protégés par des lois nouvelles semblent ne pas l'être vraiment. Que l'autorité, chacun cherche à s'y repérer, mais que la navigation est rude. Que du savoir a été construit mais qu'il ne délivre personne ou presque de ses doutes et de son ignorance à agir. Que

nous continuons à travailler, et que la découverte de l'inconscient à laquelle il a tant œuvré, ne cesse d'être recouverte par des schémas plus rationnels.

La pédagogie n'ose plus dire son nom, alors « la pédagogie toute entière » à laquelle Baudouin se réfère, plus aucun ne peut prétendre la représenter. La psychanalyse est à la marge, elle s'y maintient quand elle ne s'est pas sabordée par certains de ses excès. Elle tente de se garder de tout vœu d'hégémonie, occupe les interstices d'une pensée de l'altérité. Je ne peux en dire plus. Le reste pourra mieux être cerné par l'historien qui, dans le futur, s'y intéressera.

UNE PLACE DANS L'HISTOIRE

Pour terminer, je risque une dernière interprétation, la plus téméraire. Elle concerne la place de Baudouin dans l'histoire de la psychanalyse. Je quitte son ouvrage, *L'Âme enfantine*, qui continue cependant de me servir d'appui. Deux aspects de la position de Baudouin m'intéressent : son intérêt pour la littérature et son refus d'être enfermé dans une Ecole psychanalytique.

Du côté de la littérature

Baudouin aimait la littérature. Il a beaucoup écrit : dans son journal ; avec ses poèmes ; dans son œuvre romanesque. Ses ouvrages psychanalytiques ont une dimension littéraire. Il a étudié des œuvres d'art, écrit sur des romanciers. Ses amitiés le liaient à des « littéraires », Romain Rolland et Carl Spitteler notamment. Baudouin est de ceux qui se situent entre littérature et science – si nous osons mettre la psychanalyse aussi de ce côté-ci.

Je viens de lire un ouvrage magnifique de Wolf Lepenies, *Les trois cultures. Entre science et littérature l'avènement de la sociologie* (1999). Il me permet de tracer une typologie sommaire des chercheurs dans leur rapport à l'écriture. Il y a ceux qui *clivent* : qui écrivent des romans, des autobiographies, des poèmes d'un côté et de la science de l'autre, sans que l'une des écritures – littéraire – n'influence l'autre (Michel Leiris en est un exemple). Il y a ceux qui revendiquent une place pour l'écriture dans la construction même de leur savoir et n'ont pas peur de la littérature (par exemple Michel de Certeau). Et d'autres encore qui, carrément, mélangent : on ne sait plus s'il faut qualifier leur

texte de littéraire ou de scientifique (Tarde, Simmel). Sans compter ceux qui optent pour une écriture scientifique, repoussant la littérature hors bord, et qui s'y tiennent malgré l'ascèse que cette position leur demande (Weber, Comte).

Dans un ouvrage que nous écrivons Alain André et moi-même (André & Cifali, à paraître) sur la place de la littérature dans la science mais surtout pour la pensée de ceux que l'on nomme les praticiens, nous avons étudié cette intéressante typologie. Baudouin prend manifestement place parmi ceux qui mélangent les genres. C'est un littéraire avant que d'être un scientifique. Il écrit sur le registre de la psychanalyse et sur celui de la littérature. Ses poèmes et son écriture diariste l'habitent quotidiennement. Quelques-uns de ses poèmes ont été publiés, de même que des fragments de son journal, ainsi que son beau roman *Christophe le passeur* ([1964] 1987).

L'une des constatations de Lepenies concernant ces scientifiques qui ont donné à leur œuvre une écriture littéraire, c'est qu'ils tombent sous les reproches des deux côtés. Ils ne sont jamais dans la bonne norme : pour les scientifiques, ils sont dans la littérature ; pour les littéraires, ils ne sont pas dans la fiction. En fait, ils ne sont reconnus ni d'un côté ni d'un autre. Lepenies remarque que les Tarde, Simmel et autres, n'ont pas non plus fait Ecole, une école retenue par l'histoire. Ils n'ont pas eu de disciples. Ils sont trop littéraires, donc artistes, pour fonder un collectif, avec ce que cela signifie comme hiérarchie et rapport maître-élève. Cependant leurs textes parfois oubliés reviennent avec force à d'autres époques. Comme si leurs ouvrages existent en eux-mêmes, et que leur écriture littéraire leur garantit une certaine pérennité.

Baudouin pourrait bien se retrouver dans une telle filiation. Il mélange, et je peux supposer que cette position a des conséquences sur sa place actuelle dans l'histoire.

Hors école

Baudouin a pourtant créé une institution – l'Institut de psychagogie – mais à son corps défendant, nous l'avons entendu en relisant ce qu'il en disait en 1924.

Par ailleurs, Baudouin ne voulait pas être enfermé dans une école, il souhaitait réunir Adler, Freud et Jung. Le terme qu'il prit pour désigner sa posture, la

« psychagogie », n'a pas non plus été retenu à ce jour. Le syncrétisme est mal vu dans l'histoire scientifique des idées. Dans la politique habituelle de la science, un maître se démarque, a le souci que sa création perdure, comme Freud l'a réalisé. Pour marquer sa différence, il entre dans la politique de la science, avec ses batailles, ses confrontations.

Freud est un thérapeute mais aussi un politicien et un stratège. Il a fondé le mouvement psychanalytique et il a réussi, non sans quelques dérives qui peuvent à la longue mettre en péril sa découverte. Baudouin ne l'est pas, stratège. En voulant réunir, il ne se différencie pas suffisamment. Pourtant il a raison. Dans chaque approche, celle de Jung, d'Adler ou celle de Freud, des éléments sont à retenir, un dialogue à maintenir. Nous pourrions ajouter Mélanie Klein, pour nous en tenir aux pionniers. Nous ne pouvons exclure l'apport d'un auteur uniquement parce qu'il n'appartient pas à la même école que soi. Nous savons ce que ces ostracismes entre écoles provoquent, où la création le cède au narcissisme de la petite différence. Baudouin a raison de ne pas y souscrire, mais il a aussi tort car l'histoire ne retient que celui qui a choisi et creuse dans un seul sillon. Son souci est celui du clinicien, et peut-être pas celui d'un meneur de troupe. Il ne joue pas le jeu scientifique de la construction d'une œuvre. Son rapport à l'université est bien souvent de souffrance.

Alors, trop solitaire Charles Baudouin ? Oui. Trop littéraire ? Certainement. C'est ce qui me le rend attachant. Son côté littéraire le met aujourd'hui sur le même pied que les Tarde, Simmel, ainsi que Michel de Certeau. Désormais il pourrait occuper la place singulière de ceux auxquels on ne cesse de revenir et de reconnaître la force même de leur texte. Peut-être même va-t-il prendre place dans la filiation de ceux qui n'ont pas clivé littérature et science.

Je l'espère pour lui.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Baudouin C., *Carnet de route IV*, « *Au-dessous de la mêlée* » (octobre 1915-septembre 1916).
Bibliothèque nationale (B.N.) : Berne.
- Baudouin, C., *Carnet de route VI*, « *Lorsque l'enfant paraît* » (octobre 1918-décembre 1921).
Bibliothèque nationale (B.N.) : Berne.
- Baudouin, C. (1920). *Suggestion et autosuggestion*. Neuchâtel-Paris : Delachaux & Niestlé.

- Baudouin, C., *Carnet de route XIII*, « *Le chemin des crêtes* » (avril 1926-mars 1931). B.N. : Berne.
- Baudouin, C. (1964). *L'âme enfantine et la psychanalyse*. Neuchâtel-Paris : Delachaux & Niestlé (1950, 1^{ère} édition augmentée d'un deuxième tome).
- Baudouin C. (1964). *Christophe le passeur*. Paris : La Combe (Republication, 1987, Paris : Le Hameau.)
- Bossi, L. (2003). *Histoire naturelle de l'âme*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Bovet, P. (1932). *Vingt ans de vie. L'Institut J. J. Rousseau de 1912 à 1932*. Neuchâtel et Paris : Delachaux & Niestlé.
- Cifali, M. & Moll, J. (1985). *Psychanalyse et éducation*. Paris : Dunod (réed. L'Harmattan, 2004).
- Cifali, M. (1982). *Freud pédagogue ? Pédagogie et psychanalyse*. InterEdition : Paris.
- Cifali, M. (1990). De quelques remous helvétiques autour de l'analyse profane. *Revue Internationale d'histoire de la psychanalyse*, 3, pp. 145-157.
- Cifali, M. (1994). Les enseignants et la psychanalyse : une histoire en question. *Cahiers de l'Association française CMPP*.
- Cifali, M. (2003). Eloge d'une pensée métaphorique. *Revue internationale de psychosociologie, Métaphore, connaissance et interprétation*, n° 21.
- Cifali, M. & André, A. (à paraître). *L'écriture de l'expérience*.
- Ferry, J.-M. (1996). *L'éthique reconstructive*. Paris : Cerf.
- Filloux, J.-C. (2000). *Champ pédagogique et psychanalyse*. Paris : PUF.
- Gauchet, M. (1985). *Le désenchantement du monde*. Paris : Gallimard.
- Gauchet, M. (2001). *La religion dans la démocratie*. Paris : Gallimard.
- Hameline, D. (2003). Le discours éducatif : penser ses métaphores. *Revue internationale de psychosociologie, Métaphore, connaissance et interprétation*, n° 21.
- Malherbe, J.-F. (2000). *Le nomade polyglotte*. Montréal : Bellarmin.
- Malherbe, J.-F. (2001). *Déjouer l'interdit de penser. Essais d'éthique critique*. Montréal : Liber.
- Marcelli, D. (2000). *La surprise. Chatouille de l'âme*. Paris : Albin Michel.
- Moll, J. (1989). *La pédagogie psychanalytique. Origine et Histoire*. Paris : Dunod.
- Monod, C. (1984). *Le Docteur Marc-Gustave Richard, pionnier de la psychanalyse et de l'hygiène mentale dans le canton de Neuchâtel*. Thèse de médecine, Université de Lausanne.
- Zbinden, J.D. (1991). *A. Répond (1886-1973)*. Thèse de médecine, Université de Lausanne.
- Zulliger, H. (1928). La psychanalyse et les écoles nouvelles ». *Revue française de psychanalyse*.
- Zulliger, H. (1930). *La Psychanalyse à l'école*. Paris : Flammarion.

Winnicott D.W. (1972). Pour une étude objective de la nature humaine. *L'enfant et le monde extérieur*. Paris : Payot.